

Les amours adolescentes

Transcription de la discussion avec Isabelle Clair

Programme d'études sur le genre : Bienvenue dans Genre, etc, le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

À quoi ressemblent les premières amours des adolescentes et des adolescents en France aujourd'hui ? Isabelle Clair, directrice de recherche CNRS à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux a voulu analyser l'amour d'un point de vue sociologique. Elle a publié en 2023 aux Éditions du Seuil un livre intitulé *Les choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes* dans lequel elle étudie ces étapes de la vie quotidienne des jeunes : les rencontres amoureuses, les relations de couple, et aussi, les séparations

Bonjour Isabelle Clair.

Isabelle Clair : Bonjour.

Programme d'études sur le genre : Donc, pour écrire ce livre vous avez mené une longue enquête ethnographique auprès de jeunes ados, des filles et des garçons, de 15 à 20 ans. Donc en termes d'école à peu près de la troisième jusqu'à à peu près deux ans après le bac. Et cette enquête elle s'est étalée sur presque vingt ans, de 2002 à 2019, et dans trois endroits différents : d'abord dans la région parisienne dans des cités d'habitat social, ensuite dans le département de la Sarthe, dans des villages ruraux où habitent des jeunes de classes populaires, et enfin dans la ville de Paris dans trois arrondissements – le 8e, le 16e, et le 17e – où vous avez rencontré des jeunes de milieux aisés. Pourquoi est-ce que vous avez sélectionné des jeunes de cette tranche d'âge et de ces territoires en particulier ?

Isabelle Clair : Alors j'ai interrogé des jeunes de cette tranche d'âge parce qu'en fait en France dans la société actuelle, et à vrai dire depuis assez longtemps, les jeunes entrent dans la sexualité génitale – qu'on appelle parfois la sexualité adulte – autour de 17 ans de façon assez ramassée. Il y a toujours des gens pour qui c'est beaucoup plus tôt, et d'autres pour qui c'est plus tard, mais en fait pour la très grande majorité des jeunes c'est autour de cet âge là que ça se passe. Et moi dans ce qui m'intéressait de comprendre de l'apprentissage de la vie amoureuse, la dimension de la sexualité et de l'entrée dans la sexualité, de la sexualisation de la relation, est très importante. Donc voilà, j'ai choisi une tranche d'âge qui était un peu avant / un peu après pour couvrir cette période là. Et comme j'ai fait ce qu'on appelle de la comparaison ethnographique : c'est-à-dire des terrains ethnographiques dans trois lieux différents, tout change en fait quand on enquête dans des lieux différents. On n'entre pas en relation de la même façon avec les gens, on n'est pas ... c'est pas comme de l'enquête quantitative où on peut neutraliser, en fait, certains paramètres. Quand on fait de l'ethnographie tout bouge, et donc c'était très important pour moi aussi d'avoir quelques caractéristiques qui ne bougent pas. Parce que pour faire de la comparaison il faut quand même avoir des choses qu'on peut un peu mettre terme à terme, et donc l'âge, la tranche d'âge en particulier, le fait d'interroger à la fois des filles et des garçons, et entre 15 et 20 ans, c'est la caractéristique transversale à l'ensemble de l'enquête.

Programme d'études sur le genre : Et il y a quelque chose que vous avez observé c'est que les jeunes ils avaient envie d'être en couple, globalement, dans tous les terrains, si je ne me trompe pas. Pourquoi ils ont envie de ça ?

Isabelle Clair : Alors ils ont envie de ça pour plein de raisons. D'abord parce que ... Donc ça se manifeste par le fait que à partir de 14 ans – autour de 14 ans, c'est pas un truc d'anniversaire, ça a à voir avec le milieu du collège – les jeunes que je rencontrais, et ça dans tous les milieux sociaux où j'ai enquêté, sont pour la majorité d'entre elles et eux pas du tout en couple, mais commencent à se qualifier avec le vocabulaire du couple. Et notamment ils et elles disent qu'ils sont "célibataires". Et donc ça ça m'a beaucoup interrogée et je me suis rendue compte au fil de mon enquête qui, comme vous l'avez dit a duré longtemps, que cette façon, en fait, de se qualifier, de qualifier de la condition majoritaire à cet âge là, c'est-à-dire de ne pas être en couple, devenait à partir de ce moment-là un problème. Donc c'est pas très grave à 13 - 14 ans de n'avoir jamais été en couple et de ne pas l'être. Mais en fait un des enjeux de l'adolescence, c'est évidemment pas le seul, mais un des enjeux de l'adolescence, c'est de faire cette expérience. De sortir de l'adolescence en ayant fait au moins une fois cette expérience. Pourquoi ? Pour plein de raisons. D'abord parce que ça implique un apprentissage de pratiques qu'on ne sait pas faire tant qu'on ne l'a pas vécu. Donc : embrasser avec la langue, demander à quelqu'un de sortir avec soi, parfois ça peut être danser, c'est évidemment autour de la sexualité, il y a beaucoup d'enjeux d'apprentissage, mais pas seulement la sexualité, ... comment être avec l'autre.

Les filles et les garçons grandissent dans l'enfance dans des bulles un peu séparées en fait. Même si l'école est mixte et cetera, on sait bien que dans la cour de récréation les garçons sont d'un côté, les filles de l'autre, et en fait beaucoup de leurs activités sont comme ça. Et à partir de 14 ans, voilà, il y a cette attente sociale très forte que les garçons et les filles se rapprochent dans l'hétérosexualité dans l'expérience de l'amour. Or ça ne va pas du tout de soi, parce que quand on a grandi pendant des années, en fait, on a été habitué, socialisé, à ne surtout pas avoir les mêmes goûts, à ne surtout pas fréquenter les mêmes lieux, voilà. D'un coup, il faut se désirer, passer du temps avec l'autre, donc tout ça fait l'objet d'apprentissages. Et ne pas passer par cette case là, de l'apprentissage, c'est identifié évidemment comme un problème : ça veut dire qu'on arrive à l'âge adulte sans rien savoir. Et puis ça veut dire que si on n'a pas été désiré par quelqu'un, ça veut dire qu'on est indésirable, donc ça fait des choses aussi au prestige social en fait. C'est pas seulement savoir faire, y arriver, ça c'est très important, y compris en termes de prestige, mais c'est aussi avoir été désiré en fait. Donc tout ça joue beaucoup dans le désir d'être en couple, de savoir ce que c'est et ce que ça fait.

Programme d'études sur le genre : Et donc ensuite certaines et certains deviennent, enfin, .. sont en couple et dans le livre vous expliquez que l'expérience du couple c'est une "performance de genre". Qu'est ce que ça veut dire ce mot ?

Isabelle Clair : Alors ça veut dire qu'en fait dans les ressorts, les raisons pour lesquelles les jeunes veulent et ont intérêt à être en couple, il y a le fait qu'à cet âge de la vie les filles se transforment, se métamorphosent, en femmes. C'est une des choses qui est attendue et dont l'accès à la sexualité, la puberté, les règles, et cetera, garantissent cette transformation, qui n'est pas seulement une transformation physique, qui est une transformation sociale. Et les garçons se métamorphosent, eux, en hommes. Or, à ce moment de métamorphose les

deux sont dans une vulnérabilité assez forte, qui est beaucoup moins forte dans l'enfance, et moins forte aussi à l'âge adulte, qui est une vulnérabilité sexuelle. C'est à dire qu'on soupçonne, en fait, les filles d'être des putes : parce qu'elles ont de la poitrine, parce qu'elles deviennent des objets de désirs, leur sexualité est mise en cause de ce point de vue là. Et les garçons peuvent être suspectés de façon moins massive, mais pour certains individus ça peut être très fort, et peser très fortement sur leur vie, de ne pas arriver à sortir de la condition de petit, ou de passer, ou d'être des pédés, donc pas des vrais hommes, et cetera. Voilà. Ce truc là, le fait d'échapper aux stigmates, au label, à la mauvaise étiquette, en fait, de la pute pour les filles et du pédé pour les garçons, le fait d'être en couple permet de contrer, en fait, ce stigmatisme là.

Et c'est pour ça que je parle de performance de genre : au sens d'une mise en scène de soi qui permet de lever les soupçons, en fait. Parce que un garçon qui est en couple avec une fille, quels que soient d'ailleurs ses objets de désir, plein de garçons – notamment en début d'adolescence ou ensuite dans des filières technologiques ou des filières scientifiques pour ce qui est de l'enseignement général – peuvent brouiller les pistes, s'ils ont par exemple plutôt du désir pour des garçons, en sortant avec des filles pour ne pas passer pour des pédés. Et là le couple a vraiment une fonction de conjugalité comme pour les adultes : c'est à dire que c'est pas qu'une histoire de sentiments, c'est pas qu'une histoire de sexualité, c'est une histoire de statut social, de ce qu'on donne à voir aux autres. Et donc un garçon en couple avec une fille passe pour hétéro, et donc ça lui donne des points, d'une certaine façon, pour apparaître comme un vrai mec. Et pour les filles, c'est un peu différent, c'est en miroir mais ça n'a pas rien à voir avec tout ça. Une fille qui sort avec un garçon courra beaucoup moins de risques d'être identifiée comme une pute. D'abord parce qu'elle sera dans un cadre ... sa sexualité, puisqu'on soupçonne les filles en couple, évidemment, on soupçonne les filles de toute façon, d'avoir de la sexualité, et éventuellement débordante, et cetera. Le fait d'être en couple ça veut dire que la sexualité de la fille est identifiée dans un cadre. Et donc une fille qui, en couple, sera vue avec un autre garçon, sera habillée de telle ou telle façon, pourra être rappelée à l'ordre. Donc c'est une façon de contrôler, en fait, la sexualité des filles. Et c'est aussi un peu comme pour les garçons : le couple hétérosexuel leur permet de passer pour des hétéros et donc de, ... éventuellement de lever les soupçons en cas de d'homosexualité dans la pratique ou dans les désirs. Pour les filles, être en couple c'est passer pour des "filles bien". Parce qu'une fille, pour avoir des rapports sexuels, ou simplement embrasser des garçons, doit être amoureuse du garçon. C'est quelque chose qui est beaucoup moins attendu des garçons, ça ne veut pas dire que ça n'est pas attendu, mais ça ne l'est pas du tout avec les mêmes conséquences. Et donc, une fille en couple c'est une fille qui est amoureuse. Et si elle ne l'est pas, de la même façon qu'un garçon peut ne pas avoir de désir pour la fille avec qui il sort, certaines filles, par exemple, s'inventent des copains pendant 2 - 3 semaines après des rapports sexuels à l'issue d'une fête qui était juste très ponctuels, pour en fait s'acheter une vertu sociale et passer pour des "filles bien". Donc c'est pour ça que je parle de performance de genre : parce que d'une certaine façon, de la même façon que les différences "cheveux longs / cheveux courts", "jupes / pantalons", enfin toutes ces façons qu'on a de mettre en scène en permanence, de reconduire de façon très forte et très ritualisée dans la vie quotidienne le fait qu'il y a des filles et y a des garçons, et bien le couple hétérosexuel ça parade dans la cour de l'école, dans l'espace de la famille, et cetera. C'est une façon, en fait, de mettre en scène la différence des sexes, et le fait que tout le monde est bien à sa place, sans trouble.

Programme d'études sur le genre : Merci. Et quelle est la place de la sexualité dans ces relations et dans ses pratiques amoureuses des adolescentes et des adolescents ?

Isabelle Clair : Alors la sexualité c'est vraiment un enjeu majeur. D'une manière générale, depuis le le le XX^e siècle, les deux moteurs principaux, les deux fondements du couple, ça n'a pas du tout toujours été le cas, c'est la pratique sexuelle et l'échange affectif. Le fait qu'il y ait des sentiments entre les gens, c'est un peu pour tout le monde, c'est une évidence que un couple c'est fondé là-dessus, y compris quand c'est pas vraiment le cas, mais en tout cas voilà. Donc évidemment pour des gens qui sont très ignorants en matière de sexualité, comme le sont très généralement les jeunes au début de l'adolescence, le fait de flirter, d'avoir des relations sexuelles, et donc dans un premier temps sans génitalité, sans caresse génitale, uniquement sur le reste du corps, s'embrasser avec la langue, tous ces trucs là, qui sont les premières étapes de la sexualité dans notre société et aujourd'hui – c'est pas du tout comme ça partout. Du coup, l'expérience amoureuse, évidemment, est le cadre dans lequel s'effectue cette entrée dans la sexualité qui est souvent représentée par les plus jeunes comme une traversée du miroir en fait. On doit être complètement changé par cette expérience que les adultes maintiennent tabou. Il n'y a pas de représentation de la sexualité, ou très peu, sinon la représentation de la sexualité vraiment à nu est identifiée comme de la pornographie, donc elle est, la sexualité fait l'objet quand même de beaucoup d'interdictions, y compris s'il est beaucoup question de sexualité dans les discours, y compris si les corps dénudés des femmes sont partout sur les murs de nos villes, néanmoins ce que c'est réellement que la pratique sexuelle ça reste quelque chose d'assez secret, d'assez tabou, donc ça c'est un enjeu très important. Et une différence par rapport aux adultes, c'est qu'en fait plus on vieillit, plus la sexualité devient le point de départ du couple. C'est-à-dire qu'on se dit en couple ... ce qui fait un couple, c'est à partir du moment où il y a de l'échange sexuel. Alors qu'à l'adolescence, c'est plutôt un point d'aboutissement : il y a d'abord tout le reste, et puis la sexualité vient éventuellement au bout d'un ... alors elle commence avec le baiser, c'est quand même déjà de la sexualité, et puis ensuite le rapport sexuel en tant que tel arrive plutôt vers la fin, et donc c'est un enjeu fondamental de cette expérience là.

Programme d'études sur le genre : Et dans votre enquête je l'ai dit un peu au début vous avez interrogé des jeunes de plusieurs milieux sociaux : des jeunes de cité, des jeunes de villages ruraux, et aussi des jeunes parisiens qui fréquentent des rallyes. Est-ce que vous avez observé des choses particulières en croisant une analyse au prisme du genre et une analyse au prisme des classes sociales ?

Isabelle Clair : Alors, voilà, dans mon enquête, et ça a à voir avec ce principe de la comparaison, en fait, je croise les rapports sociaux, donc le genre, mais aussi les rapports de classe, mais aussi les rapports de race. Et donc l'idée, en fait, c'est de montrer : on ne peut jamais penser le genre en tant que rapport social tout seul, c'est toujours imbriqué dans d'autres rapports sociaux. Et ça a des effets, en fait, de penser cette imbrication à la fois sur le plan empirique et puis sur le plan des théories : ça fait que il y a des choses qu'on ne verrait pas si on ne voyait pas cette imbrication.

Par exemple, alors je peux vous donner des exemples, parce qu'en fait ça traverse tout le livre les points communs et les variations qu'il y a entre milieux sociaux. Par exemple, une des choses que j'ai retrouvées entre les cités d'habitat social et les jeunes de classes populaires de milieu rural, qui sont des gens qui pour partie ont des caractéristiques communes du point de vue de la classe sociale. Voilà, parce que c'est plutôt des gens qui

ont grandi dans des familles ouvrières, ou des familles en tous cas où il y avait peu de ressources économiques, et qui vivent aussi des formes d'enclavement dans les villages ou dans les cités d'habitat social, et qui, par contre, ne partagent pas du tout du point de vue de la race les mêmes caractéristiques. Puisque les jeunes de classe populaire en milieu rural, dans la Sarthe où j'ai enquêté, sont très majoritairement blancs ; alors que c'est l'inverse dans les cités d'habitat social. Et donc, si on prend par exemple ces deux jeunes là, c'est deux jeunes qui ont en commun, notamment pour les garçons, c'est des garçons qui, comme tous les garçons en fait, ont tendance à être dans des rapports de domination avec les filles, à de nombreux égards, y compris sur le plan économique. D'une manière générale, les garçons sont plus riches que les filles dans un même milieu social. Mais c'est pas la même chose d'être un garçon des Batignolles qui a, justement, du pouvoir social, la possibilité d'avoir un horizon assez ouvert sur le plan professionnel, d'avoir des ressources matérielles ; et d'être un garçon, certes dominant des filles, mais dominé par ailleurs, dominé par l'expérience du racisme, ou dominé par un destin social dont ils savent qu'il va les réduire à l'impuissance à de nombreux égards. Par exemple, ça a des effets très forts sur leur relation avec les filles, et sur leur façon d'exercer la domination. Ce n'est pas qu'ils vont être plus dominants, parce que des garçons de la bourgeoisie peuvent être très dominants. Le fait d'avoir plus de ressources peut, au contraire, en donner d'autant plus dans la domination, y compris à l'égard des filles. Par contre, les garçons des classes populaires sont beaucoup plus crispés sur leurs espaces de pouvoir – enfin peuvent l'être, ne le sont pas systématiquement – et donc du coup, on voit des choses qui ont à voir avec notamment la respectabilité, la honte, le fait d'être dominé par une fille dans certains contextes. Par exemple, le contexte scolaire sera d'autant plus mal vécu que c'est une des rares catégories de population par rapport auxquelles ils peuvent se sentir en position d'être dominants. Donc voilà, par exemple penser ça c'est très important pour penser ensuite les relations amoureuses, ce que ça fait, en fait, à l'intérieur ensuite de l'intimité, et ça fait pas mal de choses.

Programme d'études sur le genre : Et votre enquête elle a duré longtemps, presque vingt ans, il y a beaucoup de choses qui se sont passées en vingt ans je pense par exemple à la mise en place du mariage pour tous, au mouvement #metoo et puis à des choses un peu plus basiques comme l'utilisation des smartphones ou des réseaux sociaux. Est-ce que vous percevez une évolution, enfin ce que vous avez perçu une évolution, entre les personnes de ce qu'on peut appeler parfois la génération X et de la génération Z ?

Isabelle Clair : Alors la difficulté c'est ... enfin c'est une difficulté d'ailleurs qui est dans ce type d'expression, aussi, c'est que pour une part d'abord, quand on parle de "générations" on a tendance à homogénéiser énormément, voilà, au gré d'événements politiques, #metoo, l'avènement du mariage pour tous, donc qui auraient des effets, en fait, immédiats, ou en tout cas très rapides dans les pratiques ordinaires des gens. Alors c'est vrai que quand il y a la politisation dans le débat public de questions en particulier sexuelles, et cetera, bien sûr que ça a des effets. Mais par contre ça n'a pas d'effets immédiats sur les pratiques. Donc on a tendance toujours à surestimer, en fait, les effets de ce type de mouvement, même si ça en a. Donc il y a cette chose là, c'est que quand on parle de génération X, Y, et cetera, on a tendance à homogénéiser. Et en général on homogénéise au plus proche : c'est-à-dire qu'en fait on parle des jeunes de sa propre génération, ça c'est une grande caractéristique de ce genre d'expression. Or ce que moi ce que j'ai essayé de montrer c'est justement que à l'intérieur d'une même classe d'âge, il y avait évidemment des enjeux très proches, tous ceux

dont on a parlé en fait jusqu'à présent, et puis, enfin la majorité d'entre eux, et puis il y a des choses qui sont très variables. C'est pas pareil d'avoir de l'argent ou pas d'argent, de faire des études ou de ne pas en faire, ... enfin que toutes ces choses là ont des effets cruciaux, en fait, sur tout le reste de l'existence. Et donc pour moi c'est très difficile de parler de génération de cette façon là. Même si, bien sûr, le fait que les réseaux sociaux maintenant soient tellement dans la vie des gens, ça a des effets. Mais en fait les réseaux sociaux, en eux, sont quelque chose. Mais ce qui est du point de vue de l'approche des sciences sociales, ce qu'on sait et ce qu'on constate à chaque fois, c'est que les technologies font l'objet d'usages sociaux et que ces usages sont très variables en fonction de la position dans la hiérarchie sociale.

Et par ailleurs mon dispositif empirique fait qu'il n'est pas très très performant pour saisir le changement historique : puisque à chaque fois que du temps à passé, j'ai changé de milieu social d'enquête. Et donc ça pose des problèmes interprétatifs, mais dont je rends compte dans le livre. Ça fait partie de la réflexivité, ce qu'on appelle la réflexivité méthodologique, c'est-à-dire tout ce qu'on dit, toutes les analyses qu'on peut produire, c'est évidemment dans les limites du possible et de ce que le dispositif empirique rend possible. Et donc, ce que parfois mon dispositif empirique, mon enquête quoi, la façon dont j'ai travaillé, ce que ça ne permet pas toujours de saisir, c'est de rapporter certaines différences entre les jeunes, soit à des questions de temps qui a passé d'une jeunesse à l'autre, soit à des variations de classes, notamment, voilà. Donc c'est un des angles morts que maintenant je compte, enfin, essayer de circonscrire par une autre enquête, d'une autre façon. Mais voilà, c'est pas la la meilleure enquête pour saisir ce genre de choses puisque entre le début des années 2000 et aujourd'hui il y a autant de différences qu'entre les jeunes de cité que j'ai enquêté à ce moment-là, et ceux de la bourgeoisie parisienne avec lesquelles j'ai terminé.

Programme d'études sur le genre : On attend la suite alors, merci beaucoup !

Isabelle Clair : Merci à vous.

Programme d'études sur le genre : Genre, etc. c'est le podcast du Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po. La musique est signée Lune. Un lien vers la transcription de cet épisode est disponible en description. Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à ajouter des étoiles sur votre plateforme d'écoute et à le partager. Merci, et à bientôt.